

YU HUA

LA CHINE
EN DIX MOTS

essai traduit du chinois
par Angel Pino et Isabelle Rabut

ACTES SUD

AVANT-PROPOS

Le poète grec aveugle Homère a dit : “Les dieux tissent des infortunes pour les hommes dans le but de donner aux générations suivantes matière à chanter.” Et quelques centaines d’années plus tard, le sage chinois Mencius a écrit à son tour : “La vie est dans le malheur, et la mort dans la tranquillité.” Homère empruntait l’attitude distanciée des dieux et chantait, depuis sa position de narrateur, les aléas et les infortunes de l’existence, alors que Mencius se fondait sur des exemples tirés de l’expérience humaine pour montrer que, si la souffrance est souvent source de vie, il arrive que le bien-être et le plaisir conduisent l’homme à sa perte. Par-delà le temps, l’espace et les différences de point de vue qui les séparent, Homère et Mencius se rejoignent dans un même esprit positif et dans un même optimisme face à nos infortunes et à nos souffrances d’aujourd’hui.

Je souhaite que le présent livre réunisse les deux qualités qui viennent d’être évoquées, en conjuguant narration détachée et vie réelle. Je souhaite aussi, dans ces dix mots, poursuivre l’esprit positif et l’optimisme d’Homère et de Mencius.

Je tiens à remercier le professeur Allan H. Barr, qui, en mars 2009, pendant mon séjour aux Etats-Unis, m’a invité au Pomona College pour parler de la Chine actuelle. Ce vieil ami avait choisi pour

titre à ma conférence *La Chine d'un écrivain*, et c'est en préparant celle-ci que l'idée de ce livre m'est venue. Tandis que nous filions sur les autoroutes de Los Angeles, je me suis ouvert de mon projet à Allan, qui, aussitôt, s'est déclaré prêt à le traduire en anglais. Lorsque de retour en Chine j'ai décidé de construire ce livre autour de dix mots, c'est encore Allan qui a suggéré de le baptiser *La Chine en dix mots*. J'aime la sobriété de ce titre.

Ce livre est pour moi une extension de *Brothers*¹ : il s'agit de combler, au moyen d'une narration non fictionnelle, les lacunes de ce récit. C'est pourquoi il me semble nécessaire de rappeler une partie de sa postface :

Ce roman est né de la rencontre entre deux époques. La première partie de l'histoire se déroule pendant la Révolution culturelle : une époque de fanatisme, de répression morale et de tragédies, analogue au Moyen Age européen. La seconde partie se passe à l'heure actuelle : une époque de subversion de la morale, de légèreté et de permissivité, l'ère de tous les possibles, plus encore que dans l'Europe d'aujourd'hui. Seul un Occidental qui aurait vécu quatre cents ans aurait pu vivre deux époques aussi dissemblables, quand il n'aura fallu aux Chinois que quarante ans pour les connaître toutes les deux. Quatre cents ans de bouleversements résumés en quarante années, l'expérience n'a pas d'équivalent.

La critique française Claire Devarrieux a écrit de *Brothers* qu'il nous faisait passer "de la charrette au TGV²". Aux Etats-Unis, on a utilisé cette autre métaphore : "Le grand 8 étourdissant de la vie." Dans les deux cas, une impression de vitesse stupéfiante.

Il y a longtemps de cela, Dante a noté dans un poème ces simples mots : "La flèche a atteint son

but, en quittant la corde.” Il a suffi au poète italien d’inverser légèrement la cause et l’effet pour suggérer la vitesse. Les changements vertigineux survenus dans la société chinoise en une trentaine d’années donnent l’image d’un développement où la cause et l’effet se trouvent inversés. Nous sommes plongés presque quotidiennement dans le tourbillon des effets, mais nous cherchons rarement à comprendre les causes qui les ont produits. C’est pourquoi les contradictions et les problèmes sociaux qui n’ont cessé de croître comme des mauvaises herbes dans l’intervalle ont été ensevelis sous l’optimisme provoqué par la fulgurance du développement économique. Le travail que je me propose d’accomplir ici consistera à aller à contre-courant, à partir des conséquences apparemment brillantes d’aujourd’hui pour aller en rechercher les causes plus inquiétantes. Au cours de cette remontée vers les sources, nous rencontrerons les infortunes d’Homère aussi bien que le malheur de Mencius.

Si je devais raconter la Chine d’aujourd’hui sous tous ses aspects, je n’en finirais pas et mon récit serait encore plus long que *Les Mille et Une Nuits*. C’est la raison pour laquelle j’ai choisi dix mots qui seront comme dix paires d’yeux me permettant de scruter la Chine actuelle sous dix angles différents.

J’entends rester simple et concis, et mon voyage narratif partira de cette vie quotidienne que nous connaissons tous. Le quotidien, en apparence, est banal et futile, mais en réalité tout y est contenu : il est riche, immense et émouvant. La politique, l’histoire, l’économie, la société, la culture, la mémoire, les sentiments, les désirs ou les secrets, tout cela résonne dans notre vie quotidienne. La vie quotidienne est semblable à une vaste forêt,

et comme le dit le proverbe chinois : *Une forêt dense attire toutes sortes d'oiseaux.*

Je vais écrire ce livre à la manière d'un chauffeur d'autobus qui revient toujours à son point de départ. Mon autobus chargé d'histoires partira de la vie quotidienne des Chinois et s'arrêtera aux stations Politique, Histoire, Economie, Société, Culture, Mémoire, Sentiments, Désirs et Secrets. Il traversera aussi quelques endroits aux noms inconnus. Certaines histoires descendront en cours de route, d'autres monteront, et au terme de ce long périple mouvementé mon autobus retournera à la vie quotidienne des Chinois.

J'espère faire entrer dans ces dix mots tout simples le discours intarissable de la Chine d'aujourd'hui. J'espère que ce récit qui traverse le temps et l'espace saura fondre en un tout l'analyse rationnelle, l'expérience sensible et les histoires personnelles. J'espère que mes efforts ouvriront, par le biais d'une narration non fictionnelle, un chemin lisible au milieu des bouleversements de la Chine d'aujourd'hui et du chaos de sa société.

Si le détachement d'Homère et les souffrances vécues de Mencius pouvaient guider mes pas vers le but que je me suis assigné, je leur en serais infiniment reconnaissant.

Le 17 août 2009.

人民

PEUPLE

Quand j'écris ce mot, "peuple", j'ai toujours l'impression d'avoir fait une faute, ou bien d'avoir écrit quelque chose d'autre. Je ferme les yeux et marque une pause et en les rouvrant j'ai cette fois l'impression que c'est à peu près ce que je voulais écrire, puis je les referme encore et, quand je les rouvre de nouveau, j'ai enfin la certitude que je ne me suis pas trompé. C'est un fait : ce mot me paraît tantôt étranger et tantôt familier.

Je doute qu'aucun mot du chinois contemporain soit dans une situation plus paradoxale que le mot "peuple" : il est partout et en même temps personne n'y prête attention. Dans la Chine d'aujourd'hui, il n'y a plus guère que les officiels pour l'avoir encore sans cesse à la bouche. Le peuple, lui, l'utilise rarement, à moins qu'il ne soit en train de l'oublier. Heureusement que ce mot peut compter sur le bagout des officiels pour prouver qu'il existe encore.

Et dire que, autrefois, c'était un mot tellement prestigieux ! Notre pays s'appelait la "république populaire de Chine" ; le président Mao parlait de "servir le peuple" ; le journal le plus important d'alors avait pour titre *Le Quotidien du peuple* ; et nous autres, nous qui formions ce peuple, nous répétions à l'envi : "Après 1949, le peuple est devenu le maître."

Dans mon enfance, le mot “peuple” était un mot aussi extraordinaire que l’expression “président Mao”. Ce sont les premiers mots que j’ai appris à déchiffrer, avant même de savoir écrire mon propre nom et ceux de mes parents. Dès mon plus jeune âge, j’ai eu cette conviction : “Le peuple, c’est le président Mao, et le président Mao, c’est le peuple.”

On était en pleine Révolution culturelle² et j’allais partout colporter fièrement ma découverte. Mes propos étaient accueillis par des airs dubitatifs : apparemment, les gens trouvaient ma découverte discutable, toutefois personne ne me contredisait ouvertement. En ce temps-là, les gens étaient très circonspects, le moindre mot de travers risquait de faire de vous un contre-révolutionnaire³ et de mettre en danger les vôtres. C’est le même air de perplexité qui s’afficha sur le visage de mes parents quand je leur révélai ma découverte. Ils me regardèrent avec méfiance et sans oser aborder la question franchement ils me firent comprendre que ce que je disais n’était pas faux mais que mieux valait ne pas le répéter.

Comme c’était la révélation la plus importante de mes années d’enfance, je ne pouvais me résigner à la taire et je continuai à la claironner. Un jour, je trouvai tout à coup un argument de poids dans ce slogan de l’époque : “Le président Mao est dans nos cœurs.” Cela m’inspira le raisonnement suivant : “Si le président Mao est dans le cœur de chacun de nous, qu’est-ce qu’il y a dans le cœur du président Mao ? Il y a le peuple tout entier.” Conclusion : “Le peuple, c’est le président Mao, et le président Mao, c’est le peuple.”

Je vis les expressions dubitatives s’effacer peu à peu autour de moi. Certains commencèrent à acquiescer, d’autres à reprendre mes propos. Ce

furent d'abord mes petits camarades qui m'imitèrent, puis les adultes.

Quand ils furent nombreux à entonner la phrase : “Le peuple, c'est le président Mao, et le président Mao, c'est le peuple”, je me sentis menacé. Au cours de ces années révolutionnaires les découvertes n'étaient pas brevetées et je me rendis compte que je n'allais pas tarder à perdre mon statut d'inventeur. Je clamais à tous vents :

— C'est moi qui l'ai dit le premier.

Mais personne ne m'écoutait, et finalement même mes petits camarades refusèrent d'admettre que j'étais l'inventeur de cette phrase. Face à mes protestations énergiques ou à mes supplications pitoyables, ils secouaient la tête :

— Tout le monde le dit.

Je commençai à éprouver de la tristesse, et même des regrets : je m'en voulais d'avoir fait cette révélation au monde. J'aurais mieux fait de la garder éternellement pour moi sans la partager avec personne d'autre, afin d'être le seul à en profiter toute ma vie.

Depuis quelques années l'Occident est ébahi par les changements gigantesques survenus en Chine. L'histoire chinoise fait penser aux changements de masques dans l'opéra du Sichuan : en à peine trente ans, cette Chine, qui plaçait la politique au-dessus de tout, est devenue comme par enchantement une Chine où l'argent est roi.

A chaque tournant historique est associé invariablement un événement symbolique. Les événements de Tian'anmen, en 1989, ont joué ce rôle. Les étudiants de Pékin sont sortis de leur campus et se sont rassemblés sur la place Tian'anmen pour réclamer les libertés démocratiques, et pour